Devant lui, se tenaient deux soldats turcs coiffés de turbans. Ils portaient de grosses moustaches et brandissaient de grands sabres recourbés.

Le cri d'Orso réveilla Vannina en sursaut. Sans réfléchir, elle sortit de la cachette à son tour.

Les soldats avancèrent vers les enfants. Ils avaient un sourire cruel. Orso saisit alors un bâton qui traînait par terre et il se précipita sur les Turcs en criant :

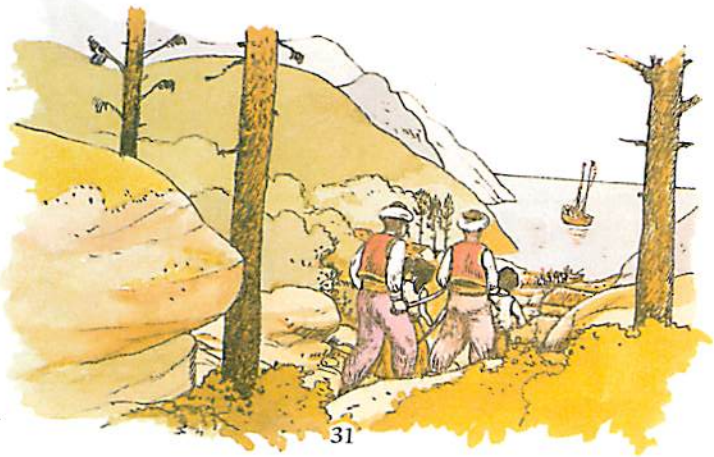
– Arrière ! ne touchez pas à ma sœur !

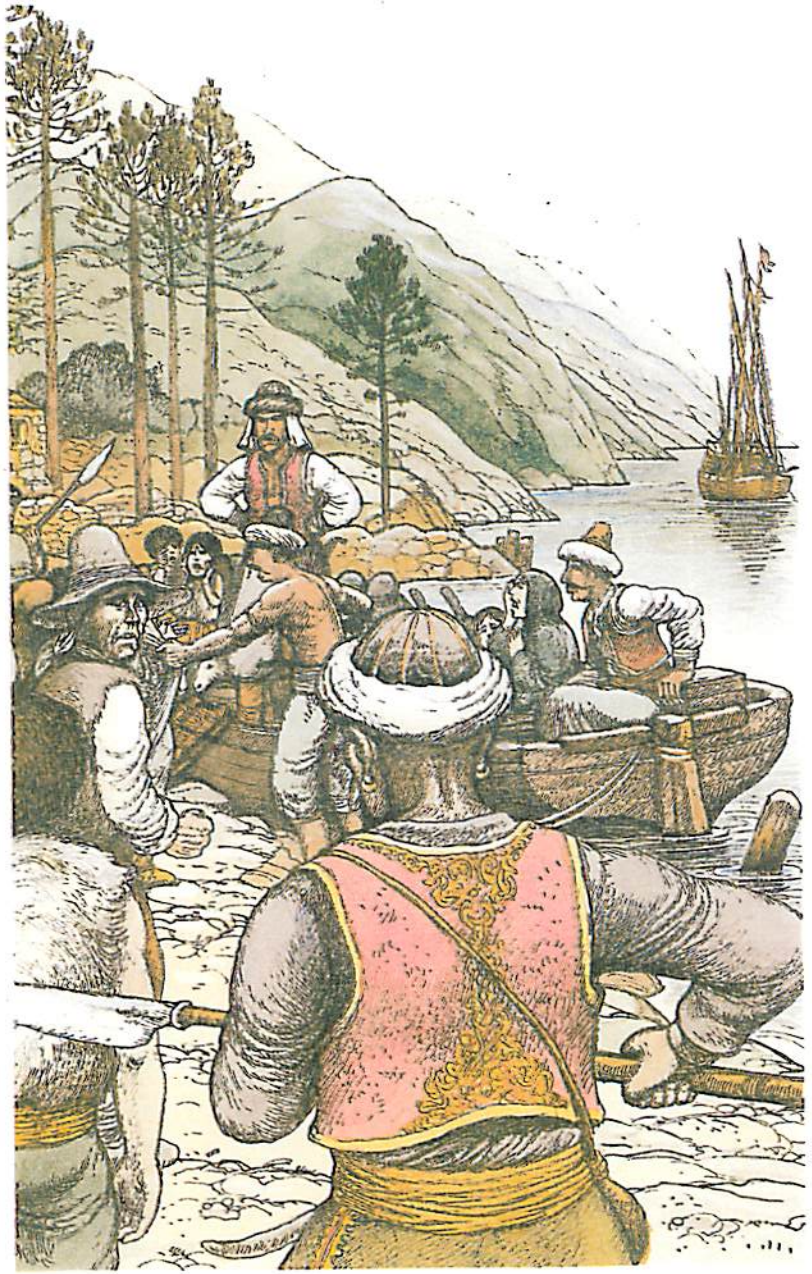
Hélas ! un des soldats bondit et lui arracha le bâton des mains. L'autre saisit Vannina. En un instant, les deux enfants furent immobilisés. Ils étaient pris !

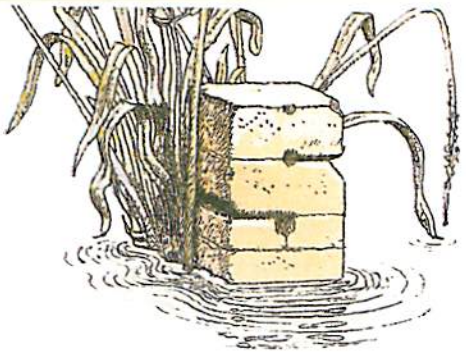
Les soldats les poussèrent sur le sentier qui menait au rivage.

– Ne pleure pas, Vannina, disait Orso en reniflant.

Bientôt, ils aperçurent la mer et le gros bateau turc qui allait les emporter au loin.







Esclaves du sultan

Sur le rivage, il y avait d'autres prisonniers, des villageois, des bergers… Mais Vannina et Orso ne virent ni leur père ni leur mère. Les soldats les firent monter sur une barque. La barque glissa vers le grand bateau turc. Là, les enfants furent hissés jusqu'au pont. Ensuite, on les poussa vers la cale, un trou sombre, humide, malpropre, malodorant. La cale était pleine de gens qui gémissaient, pleuraient, appelaient à l'aide.

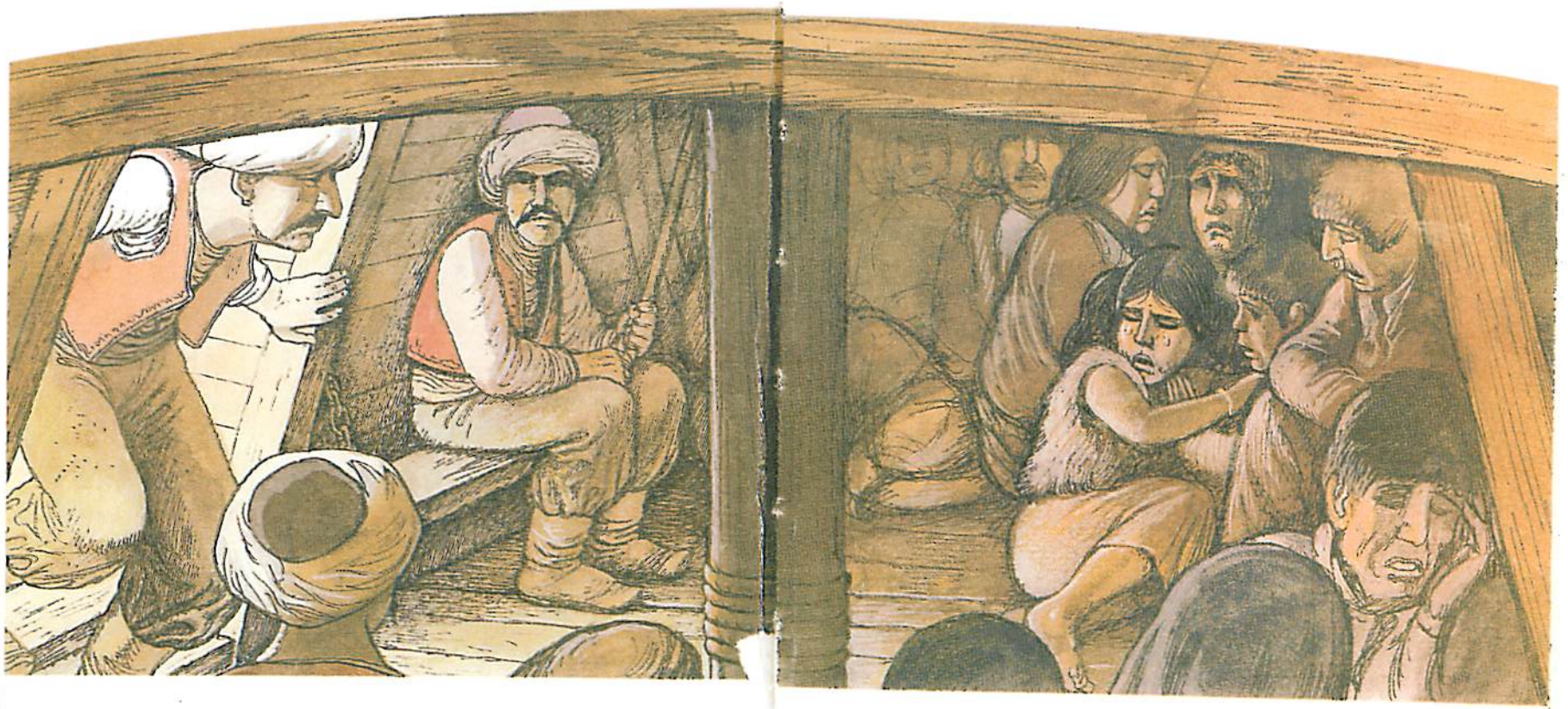
Vannina et Orso se mirent dans un coin, serrés l'un contre l'autre. Ils étaient désespérés. Longtemps encore, les soldats amenèrent des prisonniers. Puis, les marins turcs fermèrent l'entrée de la cale avec de lourds panneaux de bois. L'obscurité devint encore plus profonde.

Finalement, Vannina et Orso sentirent que le bateau bougeait. Il prenait le large. Autour d'eux, les gémissements se firent plus tristes.

– Courage ! disait Vannina.

– Courage ! répétait Orso.

Cela n'empêchait pas de grosses larmes de couler sur leurs joues.



La traversée dura plusieurs jours. Les prisonniers restaient sans bouger, abattus par leur malheur, se demandant ce qu'ils allaient devenir. De temps en temps, les marins apportaient à manger et à boire. Vannina et Orso pensaient à leurs parents, à leur cabane, et même à Pascalu, le mulet :

– Tu te rappelles, Vannina, comme il me jetait par terre chaque fois que je voulais monter sur son dos…

Quelquefois, la nuit, une femme se mettait à chanter une vieille berceuse corse. Ils connaissaient bien cette chanson : leur mère la chantait aussi.

Un matin, le bateau s'arrêta. Les marins ouvrirent la cale.

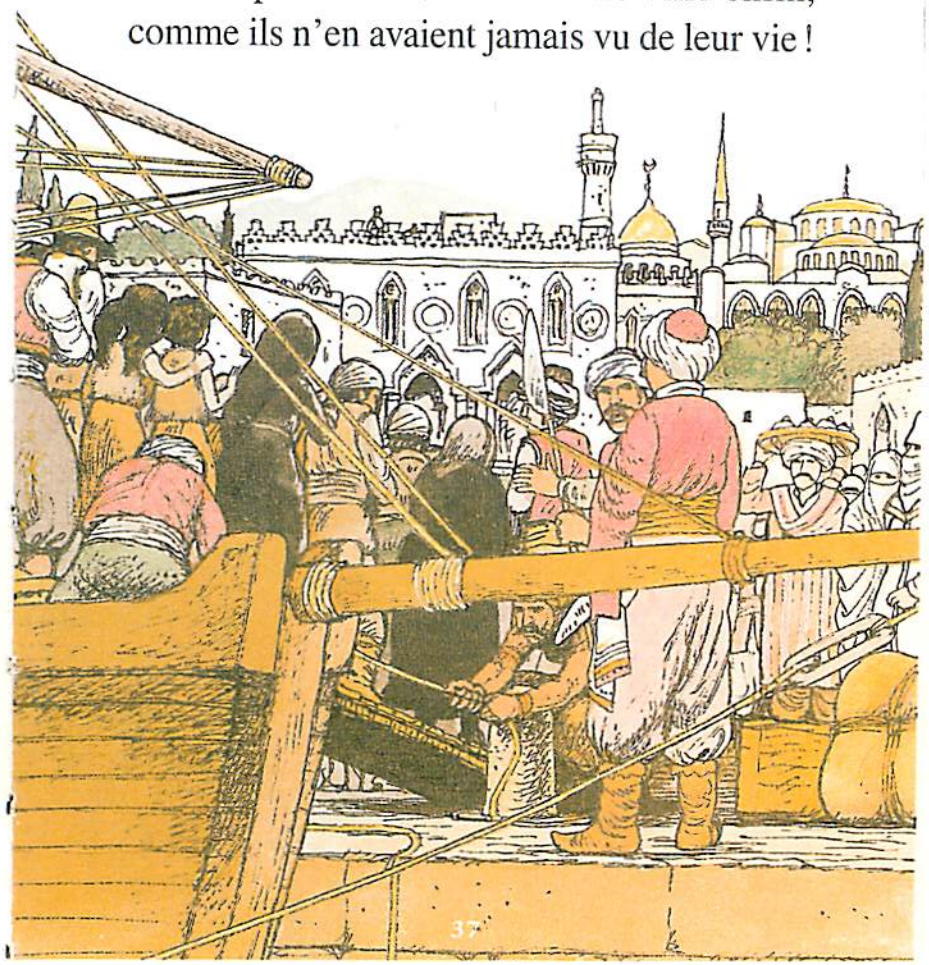
– Allez ! tout le monde en haut !…

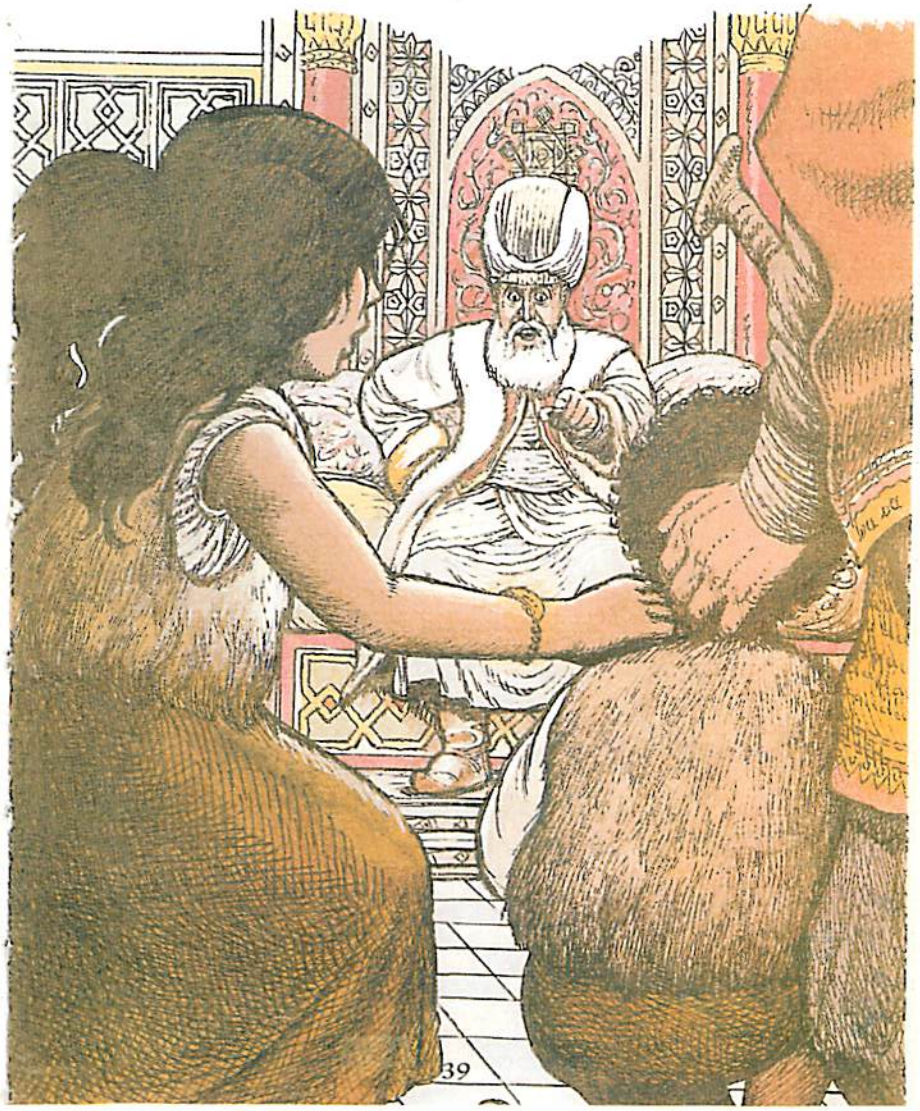
Vannina et Orso suivirent la foule.

– Où sommes-nous ?

– On verra bien…

Sur le pont, le grand soleil les éblouit. Quand ils purent tenir leurs yeux ouverts, ils furent plus éblouis encore. Le bateau était arrivé dans un port et, devant eux, sur le rivage, se dressaient des hautes maisons, des palais aux coupoles dorées. Toute une ville enfin, comme ils n'en avaient jamais vu de leur vie !



Un officier turc cria :
– Prisonniers ! À partir de cet instant, vous êtes les esclaves du très puissant seigneur, le prince Moulaïd Pacha !
Le très puissant seigneur, le prince Moulaïd Pacha, se tenait assis sur un trône doré, entouré de sa cour. Les soldats faisaient défiler devant lui la foule des prisonniers corses.
Quand ce fut à Orso d'avancer, il lui arriva une chose toute bête : il glissa et s'étala par terre de tout son long.
Des soldats se précipitèrent et le forcèrent à se relever. Vannina s'élança, elle aussi, pour le protéger. La bousculade attira l'attention du prince.

Soudain, il se dressa, le visage bouleversé, et il ordonna :
– Amenez-moi cette petite fille !